

ANTONYTHASAN
JESUTHASAN
Salamalecs

z

« Des deux parties naissent des échos qui se répondent tels des éclairs. En refermant *Salamalecs*, on a qu'une hâte : recommencer par l'autre côté. »
Gladys Marivat, *Le Monde des Livres*

« En couleurs tranchées, rouge du sang et des humiliations, jaune des attestations provisoires, vert de la jungle et des saris de cérémonie, noir des deuils, des orteils gelés dans les forêts d'Europe centrale, *Salamalecs* danse sur le fil des récits pour dire l'exil et la guerre. »
Sébastien Omont, *Médiapart*

« La construction virtuose du nouveau roman d'Antonythasan Jesuthasan nous entraîne, en fonction du sens selon lequel nous l'entamons, au plus près des massacres perpétrés pendant la guerre civile au Sri Lanka (1983-2009) ou dans une banlieue parisienne grisâtre tout sauf accueillante. »
Camille Cloarec, *Le Matricule des Anges*

« *Salamalecs*, chef-d'œuvre de dérision et d'inventivité formelle. »
Isabelle Rüf, *Le Temps*

« Un roman d'une puissance saisissante, avec lequel, et malgré l'horreur, Jesuthasan réussit encore le tour de force de nous faire rire. »
Anne-Marie Thomazeau, *Zébuline*

« Un récit féroce et ironique. »
Le Courrier de l'Atlas

« Un roman à double entrée, poignant et plein d'ironie, sur la guerre, l'exil, la mémoire et le besoin d'être enfin écouté. »
Fabrice Bourland, *Infrarouge*

SUR LE WEB



« C'est un roman puissant, inventif et remarquablement traduit du tamoul en français par Leticia Ibanez. »

https://www.rfi.fr/fr/culture/20260628-antonythasan-jesuthasan-personne-n-est-clandestin-sur-cette-terre?utm_slink=rfi.my%2FCpcm



« Avec ce récit, Antonyhasan Jesuthasan signe un livre vraiment percutant, acide, bouleversant sur la guerre et l'exil. »

Véronique Schauinger, *Inde et Asie en Livres*

<https://www.inde-en-livres.fr/post/salamecs-de-antonyhasan-jesuthasan-alias-shobasakthi>

La viduité

« Laissez-vous prendre à ces *Salamalecs*. »

Marc Verlynde, *La Viduité*

<https://viduite.wordpress.com/2025/09/04/salamalecs-antonyhasan-jesuthasan/>

Dans la tête d'un réfugié tamoul



A Little Jaffna, quartier tamoul de Paris, en 2019. Sur la vitre, une affiche de propagande pour les Tigres de libération de l'Eelam tamoul. STÉPHANE LAGOUTTE/MYOP

Gladys Marivat

Avec « Salamalecs », l'écrivain et acteur Antonythasan Jesuthasan vise à l'universel à travers l'histoire d'un Sri-Lankais ayant vécu la guerre civile et l'exil en France

Antonythasan Jesuthasan nous donne rendez-vous dans une brasserie italienne aseptisée et rutilante jouxtant la gare du Nord, à Paris. « *A 50 mètres d'ici, c'est une zone tamoule, Little Jaffna, vous connaissez ?* », demande-t-il. Façon d'indiquer son intérêt pour les deux faces d'une même réalité : le décor et son envers, le passé et le présent. Ce qu'atteste son nouveau roman, *Salamalecs*, l'histoire de Nandan, un réfugié ordinaire qui a deux pays, la France et le Sri Lanka, mais une seule histoire, que personne ne peut – ou ne veut – comprendre. « *Ici, il y a eu des meurtres, dans la rue Louis-Blanc, des kidnappings, des personnes torturées, du racket* », reprend l'auteur. Jesuthasan est écrivain et acteur. Révélé en France par le film *Dheepan*, de Jacques Audiard (2015), il s'exprime en anglais, bien qu'il soit arrivé en France il y a trente-deux ans. « *Je peux parler français, mais personne ne me comprend* », s'amuse-t-il, reprenant un trait du héros de son livre.

Jesuthasan a consacré sa vie à écrire et mettre en scène la guerre entre le gouvernement sri-lankais et les indépendantistes tamouls. Cent mille morts, des millions de réfugiés et de déplacés, jusqu'au terme, en 2009. Il a 16 ans quand le conflit éclate, en 1983 ; un an de plus, quand, animé par la cause des siens, il rejoint le mouvement des Tigres de libération de l'Eelam tamoul (fondé en 1976). Les Tamouls (minoritaires et vivant principalement dans le nord et l'est du Sri Lanka) et les Cinghalais (majoritaires) cohabitent de longue date dans l'ancienne colonie britannique. Mais les premiers sont discriminés par le pouvoir. De quoi inspirer au jeune homme des poèmes révolutionnaires dont il tapisse les murs de son village, sur l'île de Velanai, près de Jaffna, la principale ville du Sri Lanka tamoul, ou qu'il publie dans la presse. Trois ans plus tard, quand les Tigres tamouls commencent à tuer des civils cinghalais, des musulmans et des Tamouls critiques de leur mouvement, Jesuthasan quitte l'organisation.

Il connaît la prison, l'exil vers la Thaïlande, avant de gagner la France avec un faux passeport. En 1993, il atterrit à Paris. « *Je suis d'abord resté à Château-Rouge, se souvient-il. J'ai aimé ce quartier plein d'étrangers, de boutiques... et de policiers !* » Tout cela, Jesuthasan – qui est également connu sous le nom de plume Shobasakthi – l'a raconté dans *Shoba, itinéraire d'un réfugié* (Le Livre de poche, 2017). Mais l'autobiographie ne l'intéresse pas. Son imagination s'ouvre au contact des expériences des autres. En atteste la vingtaine de livres qu'il a publiés en Inde, ainsi que ses nouvelles et son précédent roman, traduits en France chez Zulma (*Friday et Friday* et *La Sterne rouge*, 2018 et 2022), où fiction et réel se brouillent en permanence.

À l'origine de *Salamalecs*, l'auteur s'est posé deux questions. La première : comment un homme ordinaire devient-il un réfugié ? « *En France, en Inde, au Canada, beaucoup de gens ne comprennent pas pourquoi il y a autant de réfugiés sri-lankais*, constate-t-il. *Ils pensent qu'il n'y a que des migrants économiques. C'est faux. Quand le gouvernement a bombardé votre village, détruit votre village, vous êtes un réfugié.* » Deuxième question : comment raconter que la France, c'est la culture, l'art, la beauté, sans occulter le racisme ou les inégalités qui y existent aussi ? « *Avant de tourner dans Dheepan, relate-t-il, je travaillais dans un supermarché à La Courneuve [Seine-Saint-Denis]. À la fermeture du magasin, on mettait les poubelles dehors. Cinquante personnes faisaient la queue pour prendre la nourriture périmée. Je*

dois raconter que c'est ça aussi, la France. »

Sa traductrice, Leticia Ibanez, souligne que *Salamalecs* est l'un des romans les moins autobiographiques de l'auteur. « *Il s'inspire de sa propre expérience en Asie du Sud-Est mais aussi de celle d'autres réfugiés tamouls srilankais, dont un ami commun, lui aussi écrivain, confie-t-elle par courriel. L'état actuel du livre porte des traces de ce qu'était son projet initial, dévoilé dans une interview : une bible des réfugiés.* » Face à des images « *opaques, souvent polysémiques* » pour un lecteur occidental, Leticia Ibanez s'est efforcée de traduire l'intention. « *Nous ne sommes pas des professeurs qui expliquent tout, mais des passeurs* », remarque-t-elle.

« *Notre travail est d'être des facilitateurs*, abonde l'éditrice Laure Leroy, jointe par téléphone. *Si l'auteur plaisante en se référant à la mythologie hindoue ou à un opposant politique, on essaie d'explicitier sans recourir à des appels de note, mais par petites touches. La démarche de Jesuthasan est de bousculer les gens, donc cela paraîtrait bizarre de mettre un glossaire.* » S'il a lu dès 10 ans les auteurs russes dans les éditions tamoules vendues à 2 roupies par les communistes srilankais, l'auteur estime que tout lecteur peut le comprendre, sans médiation. « *Adolescent, j'ai découvert Gorki, les steppes et la vodka, affirme-t-il. J'ai lu Les Misérables et Madame Bovary. J'ai compris.* »

Populaire en Inde, Jesuthasan met tous ses ouvrages en tamoul en accès libre sur son site Internet, car acheter un livre est un luxe au Sri Lanka. Cependant, il n'écrit pas pour une communauté. « *La littérature n'a pas de patrie* », affirme-t-il avec fougue. Qui sont ses professeurs ? « *Des écrivains russes, français. Nous apprenons la morale dans la littérature, j'y crois profondément.* » Et la morale de *Salamalecs* ? « *Faites bon accueil aux réfugiés*, répond-il du tac au tac. *Personne n'est illégal.* »

Ici à Paris et là-bas près de Jaffna



Au milieu de *Salamalecs*, roman à double entrée d'Antonyhasan Jesuthasan, deux airs de *La Marseillaise* se rejoignent. D'un côté, la version française de l'hymne national, créée par un demandeur d'asile dont le compagnon d'exil a sauté de l'avion les ramenant de force au Sri Lanka. De l'autre, sa version tamoule, prononcée vingt-cinq ans plus tard par le même réfugié de retour des funérailles de son fils, mort pour la France.

Celui qui entonne ces chants de deuil s'appelle Nandan. Son cœur est lourd de tout ce qu'il a vécu : la perte des siens, son destin bouleversé par la sanglante guerre civile sri-lankaise (1983-2009), son enrôlement forcé par les indépendantistes tamouls, puis son exil en France via la Thaïlande.

Pour atteindre la vérité de son personnage, Jesuthasan écrit à rebours du récit limpide attendu des demandeurs d'asile. Ancré au Sri Lanka, d'un côté, et de l'autre dans le quartier tamoul de La Chapelle, à Paris, où la violence le suit, ce récit à tiroirs mêle les chronologies, et regorge de références politiques et mythologiques hindoues. La trajectoire intime de Nandan devient collective, quand elle s'entrelace avec les drames macabres, la sagesse et l'humour noir de tous ceux – réfugiés, passeurs, épouse, amis – qui l'ont aidé, aimé ou trahi. Arrimée à son esprit, qui progresse par associations de souvenirs et de rêveries, l'intrigue donne la sensation d'être à la fois ici, à Paris, et là-bas, sur l'île de Mandaitivu, près de Jaffna, où commence et s'achève la jeunesse de Nandan.

Des deux parties naissent des échos qui se répondent tels des éclairs. En refermant *Salamalecs*, on n'a qu'une hâte : recommencer par l'autre côté. Gl. Ma.

Saïamalecs
(Saïaam alaïk),
d'Antonyhasan Jesuthasan,
traduit du tamoul (Sri Lanka) par Leticia Ibanez, Zulma, 320 p., 22,50 €.



🏠 / Culture

ENVIE DE LIVRES

Antonythasan Jesuthasan: «Personne n'est clandestin sur cette terre»

Récemment primé par le prix Émile Guimet roman, *Salamalecs* est le troisième récit de fiction en français sous la plume de l'écrivain et acteur d'origine srilankaise Antonythasan Jesuthasan. C'est un roman puissant, inventif et remarquablement traduit du tamoul en français par Léticia Ibanez. A l'occasion de la remise du prix, l'auteur est venu parler au micro de RFI, de sa venue à l'écriture à l'âge de 16 ans et de l'odyssée des migrants srilankais à travers le monde, qui est le thème de son nouvel opus. Entretien.

Publié le : 28/06/2026 - 09:15 Modifié le : 28/06/2026 - 09:15 ⌚ 10 min



Le Sri Lankais Antonythasan Jesuthasan a reçu le prix Émile Guimet de littérature asiatique 2026 pour son nouveau roman *Salamalecs* (Zulma)
© rfi

Par Tirthankar Chanda

RFI : *Salamalecs* a reçu cette année le prestigieux prix Émile Guimet de littérature asiatique. Que signifie cette distinction pour vous ?

Antonythasan Jesuthasan : C'est une distinction qui compte énormément pour moi, car je la considère avant tout comme une reconnaissance de mon travail d'écrivain. J'écris depuis l'âge de seize ans. J'ai publié plus de vingt ouvrages, dont quatre ont été traduits en français. Ma langue d'écriture est le tamoul, ma langue maternelle, mais voilà trente-cinq ans que je vis en France et je souhaite que mes livres trouvent aussi leurs lecteurs français. Mes traducteurs ont accompli un travail remarquable. Grâce à ce prix qui arrive à point nommé, le public français

sera sans doute davantage tenté de découvrir mes récits et, à travers eux, de mieux connaître les histoires et les épreuves qu'ont traversées les réfugiés srilankais qui ont trouvé asile dans leur pays.

Quel est le thème de *Salamalecs* ?

Salamalecs est un roman inspiré de l'expérience vécue des Sri-lankais, victimes de la guerre civile (1983-2009) et réfugiés aujourd'hui en France. Le récit se compose d'une série de chroniques qui ramènent le lecteur au [Sri Lanka](#), où les Tamouls ont lutté pour leur dignité et leurs droits. Les violences de la guerre ont contraint nombre d'entre eux à quitter leur pays pour chercher refuge ailleurs, dans des sociétés qui leur offrent la sécurité, la liberté et la possibilité de reconstruire leur vie. Près de cent mille réfugiés sri-lankais se sont installés en France.

Mon livre traite également d'un thème universel : celui de l'exil. Mes personnages sont des exilés inconsolables, tiraillés entre la terreur et la nostalgie du passé. Ils tentent de reconstruire leur vie tant bien que mal, tentant de s'adapter aux usages, aux coutumes et aux lois des pays qui les accueillent.

Dans un précédent entretien accordé à un journal français, vous déclariez que la morale de ce livre était : « Soyez hospitaliers envers les migrants. Personne n'est illégal sur cette terre. » C'est une affirmation forte. Est-ce à dire que chacun devrait pouvoir choisir librement le pays où il souhaite vivre, au Sri Lanka comme en France ?

Cette phrase est prononcée par un personnage français dans l'un des récits de *Salamalecs*. Cette dame tente en vain de faire régulariser la situation administrative de la famille du protagoniste qu'elle a prise sous sa protection.

Pour ma part, je partage pleinement cette conviction : personne ne devrait être considéré comme illégal. On ne devient pas réfugié par choix. Depuis un demi-siècle, les guerres qui ravagent l'Asie, l'Afrique et le Moyen-Orient ont jeté sur les routes des millions de personnes, contraintes d'abandonner leurs patries dévastées afin de rechercher la sécurité et les conditions d'une vie digne. Nous avons tous droit à la vie, la liberté et au bonheur, qui sont des droits inaliénables de tout être humain. Ce n'est ni l'attrait des prestations sociales ni celui d'un meilleur niveau de vie qui pousse les hommes à migrer, mais la nécessité de survivre.

Pourquoi avez-vous quitté votre pays ?

J'ai fui la guerre qui faisait rage dans mon pays. En tant qu'écrivain, j'avais également besoin de liberté d'expression pour pouvoir écrire. Au Sri Lanka, en tant que Tamoul appartenant à une minorité, il m'est très difficile d'exercer cette liberté.

Je m'en suis rendu compte encore récemment, lorsque je suis retourné au Sri Lanka pour participer au tournage d'un film tamoul australien. Aujourd'hui encore, près de vingt ans après la fin de la guerre civile, malgré l'arrivée au pouvoir d'un gouvernement progressiste à Colombo, je ne peux pas tourner un film librement. Des agents de l'État chargés de la propagande me suivent constamment et me disent ce que je suis autorisé à dire devant la caméra. Par ailleurs, l'un de mes derniers ouvrages, consacré aux massacres perpétrés dans les années 1990 dans des villages à majorité tamoule, a été interdit par les autorités actuelles.

Je me dis que je suis chanceux d'avoir obtenu le statut de réfugié en France, statut qui m'a été accordé en 1993. Mais je ressens toujours le besoin de retourner en Inde et au Sri Lanka, où vivent encore les miens et où je puise l'inspiration de mes livres et de mes films consacrés à l'histoire du peuple tamoul.

On retrouve de nombreuses similitudes entre votre parcours et celui de Nandan, le héros de *Salamalecs*. Peut-on parler d'un roman autobiographique ?

Non, *Salamalecs* n'est pas une autobiographie. Il existe certes quelques points communs entre Nandan et moi, notamment notre séjour en Thaïlande en tant que réfugiés. Nos premiers pas en France présentent également certaines ressemblances. Mais, au fond, nous sommes deux êtres très différents.

Nandan est issu d'une famille hindoue, tandis que moi, j'ai grandi dans une famille chrétienne. Mon engagement politique fut également beaucoup plus fort. À quinze ans, j'ai choisi de rejoindre les Tigres de libération de l'Eelam tamoul ([LTTE](#)). En 1984, j'en suis devenu un membre à part entière et j'ai suivi une formation militaire. Dans mon roman, en revanche, le personnage de Nandan est enrôlé de force après avoir été arrêté par les recruteurs de l'organisation.

Trois ans et demi plus tard, en 1986, j'ai quitté les LTTE. J'avais le sentiment qu'un mouvement né comme une organisation de guérilla était en train de se transformer en une structure de type fasciste, qui intimidait et assassinait des civils au seul motif qu'ils ne partageaient pas son idéologie ou qu'ils appartenaient à une autre communauté. Je me suis enfui à Colombo, où j'ai même été arrêté par les autorités pour avoir appartenu aux LTTE.

RFI : *Salamalecs* est également un livre d'une grande ingéniosité formelle. Il est composé de deux parties indépendantes, suggérées par le contraste entre la couverture verte et la quatrième de couverture jaune. Le lecteur peut commencer sa lecture aussi bien par le début que par la fin du volume. Que signifie cette construction en recto-verso ?

La première partie raconte les conflits auxquels mon héros est confronté dans son pays, ravagé par une guerre civile d'une extrême violence. La seconde partie le montre en France, où, malgré son statut de réfugié, il doit affronter le racisme, les discriminations institutionnelles, la méfiance et parfois la violence. Nandan éprouve un profond sentiment d'aliénation au Sri Lanka, un sentiment qu'il va retrouver en France où il est prisonnier des règles administratives régissant la vie des étrangers.

Je voulais que la construction du livre fasse apparaître cet effet de miroir. Les deux univers se répondent : seuls les pays changent, symbolisés par les deux couleurs de la couverture du livre, le jaune et le vert.

RFI : Comment êtes-vous venu à l'écriture ?

Je suis né dans un village pauvre. J'ai quitté l'école après la classe de troisième pour rejoindre la guérilla. Durant mon enfance, je n'avais pratiquement pas accès aux livres.

C'est au sein des LTTE que j'ai découvert mon goût pour l'écriture. J'y composais des poèmes de propagande, des tracts en faveur de la création d'un État tamoul autonome et des pièces de théâtre destinées à être jouées dans les villages. C'est également à cette époque que j'ai

découvert, en traduction tamoule, publiée par le Parti communiste à des prix largement subventionnés, les œuvres de Gorki, Tolstoï, *Les Misérables* de Victor Hugo ou encore *Madame Bovary* de Flaubert.

Mais c'est surtout après mon arrivée en France que ma vocation d'écrivain s'est véritablement affirmée. Engagé dans les milieux de la gauche radicale, au sein de l'Organisation communiste révolutionnaire, d'inspiration trotskiste, j'ai découvert grâce à mes amis la pensée et les œuvres de Derrida, Foucault, Lyotard et Jean Genet. Cette rencontre avec la littérature contemporaine m'a encouragé à me lancer dans l'écriture, en prenant pour matière mon expérience de la guerre civile.

On peut lire *Salamalecs* à la fois comme un roman sur la guerre civile sri-lankaise et comme un roman d'apprentissage. Vous y évoquez avec beaucoup de délicatesse l'éveil du désir, l'amour et le pressentiment constant de la tragédie. Cette profondeur d'écriture est-elle le fruit de vos lectures de la littérature occidentale ?

Pas uniquement. Je puise également mon inspiration dans la littérature tamoule, ancienne comme contemporaine. Vous savez, la langue tamoule possède une tradition littéraire vieille de plus de trois mille ans, où abondent les récits et les poèmes consacrés à l'amour et au désir. Les vers du *Tirukkural* et la poésie du Sangam, qui remontent à plusieurs siècles avant notre ère, comptent autant pour moi que Tolstoï ou Jean Genet.

Au début de la partie de votre roman qui se déroule au Sri Lanka, vous citez cette phrase de Gorki : « *Un mauvais homme vaut mieux qu'un bon livre.* » Comment faut-il comprendre cette maxime ?

J'ai choisi cette célèbre formule de Gorki pour exprimer une conviction très simple : si profondément que j'aime la littérature, je préférerai toujours passer une heure en compagnie de mes contemporains, quels qu'ils soient, plutôt qu'avec le plus merveilleux des livres. Lorsque j'étais emprisonné au Sri Lanka, puis en Thaïlande, j'ai rencontré des hommes de toutes sortes, des bons comme des mauvais. Tous, à leur manière, ils ont enrichi ma compréhension de la condition humaine et du monde.

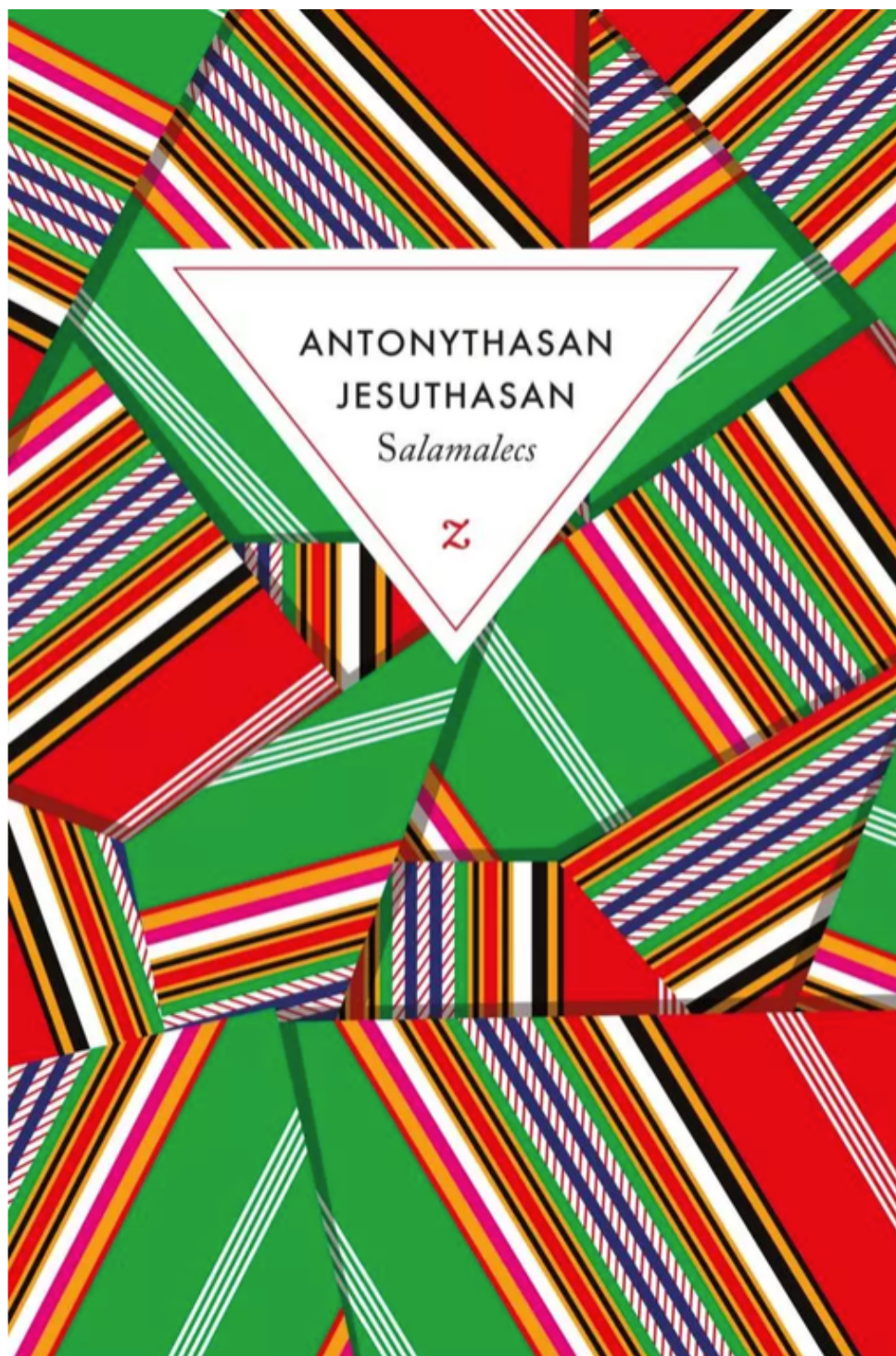
***Salamalecs* en quelques mots**

Salamalecs d'Antonythasan Jesuthasan se présente comme un roman à double entrées, un livre réversible en quelque sorte, dans lequel le lecteur peut entrer par le côté recto ou par le côté verso.

Côté recto, le récit s'ouvre sur le rappel mis en exergue de la Convention de Genève qui stipule l'obligation faite aux Etats signataires d'accueillir sur leur sol des demandeurs d'asile politique en leur garantissant leurs droits fondamentaux. Nandan, le protagoniste principal du roman, est justement un réfugié politique en France, tout comme l'auteur de ce livre. Raconté de manière impressionniste, sous la forme des chroniques, le récit de l'odyssée du personnage s'étale sur plusieurs années, mettant en scène les dérives et les tragédies d'une existence soumise au bon vouloir d'une administration française aussi tolérante que tatillonne. A travers les 140 pages de cette section, on suit l'évolution de Nandan, son aliénation, sa solitude et le lent effritement de ses rêves.

L'origine des rêves du personnage a pour nom... le Sri Lanka où se déroule l'action de la section côté verso du roman. Dans ces pages, racontées avec un sens aigu du tragique, l'auteur nous fait toucher du doigt l'épaisseur d'une vie prise entre guerre, désolation et perte. Le Sri Lanka de Nandan est une terre orpheline de ses rêves et son humanité, une sorte de Gaza avant Gaza. On ne sort pas indemne de ces pages.

Salamalecs, par Antonythasan Jesuthasan. Roman traduit du tamoul par Leticia Ibanez. Éditions Zulma, 320 pages, 22,50 euros.



Salamalecs est le nouveau roman du SriLankais Antonythasan Jesuthasan, traduit du Tamoul par Leticia Ibanez. © Zulma



La terre orpheline

GRAND ROMAN SUR LA VIOLENCE (POLITIQUE, ADMINISTRATIVE, FAMILIALE), **SALAMECS** EST AUSSI UN TÉMOIGNAGE BOULEVERSAANT SUR LES CONSÉQUENCES DE LA GUERRE, DE L'EXIL ET DE L'ABANDON.

La construction virtuose du nouveau roman d'Antonythasan Jesuthasan nous entraîne, en fonction du sens selon lequel nous l'entendons, au plus près des massacres perpétrés pendant la guerre civile au Sri Lanka (1983-2009) ou dans une banlieue parisienne grisâtre tout sauf accueillante. Ces deux récits s'entremêlent au milieu de l'ouvrage pour ne former qu'un destin : celui de Nandan, le personnage principal, qui comme beaucoup de Tamouls sri lankais a grandi dans la terreur avant de parvenir à s'extirper de son pays natal et de se débattre avec ses traumatismes ailleurs, là où personne ne l'attend. Mais, il en est persuadé, sa destinée (péniblement résumée en trente-sept pages dans son dossier de demande d'asile) n'a rien d'extraordinaire. Car, comme il le répète régulièrement, c'est « *toujours la même histoire, la seule qui existe en ce monde* ».

L'enfance de Nandan est pulvérisée très tôt, alors qu'il a 8 ans et que l'armée de l'air sri lankaise s'installe dans son village. S'ensuivent des épisodes tous plus atroces les uns que les autres au terme desquels ses deux sœurs sont assassinées, sa mère violée, leur maison perdue. « *Combien de temps pouvez-vous garder vos cauchemars en tête ? Je ne savais pas comment je parvenais à faire durer les miens au-delà des mesures védiques* ». Comme de nombreux jeunes garçons tamouls, Nandan est ensuite enlevé par le mouvement de libération des Tigres tamouls (LTTE) dans un camp d'entraînement d'où il parvient à s'enfuir. Son père organise son voyage jusqu'à Colombo, bientôt surnommée « *la capitale des têtes coupées* ». Pendant ce temps, des bombes tombent sur la nouvelle maison de ses parents : le voilà seul au monde, dans un avion qui le mènera en Thaïlande, l'une des plaques tournantes des Tamouls sri-lankais sur leur chemin d'exil. « *Adieu Sri Lanka ! Jamais, au grand jamais je n'y remettrais les pieds. Je comptais passer le restant de mes jours sans voir de cadavres en tronçons, de corps dans les rues,*

de fosses, de cordes ou de nœuds couulants. »

La survie dans un pays éventré par la guerre, martyrisé par les factions militaires, relève du miracle. Mais que dire de la survie en dehors de ce pays – sans papiers, sans langue commune ? Commence pour Nandan un combat infini pour être entendu et reconnu, à Bangkok tout d'abord, puis à Paris, dans l'espoir d'obtenir le statut de réfugié. « *L'être humain est constitué de trois éléments : l'âme, le corps et le passeport. Votre âme peut s'éteindre, votre corps se décomposer, avec un passeport valide entre les mains vous pouvez tout traverser.* » Fort de ce précepte, il essaie tout (multiples recours, sit-in acharné, tentative de suicide) et ne décroche rien. Il gravite autour de La Chapelle et de « *Portu Kilignancort* », enchaîne les boulots plus ou moins illégaux, fuit la police. Il se marie, aussi, un peu par hasard, avec une Tamoule sri-lankaise autant esseulée que lui. Ensemble, ils ont un enfant qu'ils élèvent dans une chambre de bonne. « *Notre garçon, qui était né en France, bénéficiait de la nationalité par le droit du sol. Mais nous, ses parents, demeurions furtifs comme des ombres spectrales.* » À 50 ans, Nandan est alcoolique, il a fait plusieurs séjours en prison et n'a toujours pas de papiers. Son univers est si noir – comment pourrait-il en être autrement ? – qu'il a tout perdu (femme, fils, appartement). Mais une obstination demeure, aussi forte qu'au premier jour : celle de posséder un titre de séjour français à n'importe quel prix.

Le monde d'Antonythasan Jesuthasan est exsangue, vidé de compassion, nourri par la violence. Chaque petit geste de solidarité y est aussitôt dégomme. Ne restent que la cruauté, la lutte, l'incapacité à oublier – « *les événements s'étaient fixés à la base de ma langue comme une inflammation perpétuelle* » – et donc à avancer.

Camille Cloarec

Salamecs, de Antonythasan Jesuthasan
 Traduit du tamoul (Sri Lanka) par Leticia Ibanez, **Zulma**, 320 pages, 22,50 €



LIVRES

Exilés en Europe, deux romans pour « la seule » histoire qui vaille

« *Salamalecs* » et « *Le corbeau qui m'aimait* », les nouveaux romans des écrivains tamoul

Antonythasan Jesuthasan et soudanais Abdelaziz Baraka Sakin ont en commun de dire l'exil. Et se confrontent au défi de raconter des vies éclatées en mille morceaux absurdes.

Sébastien Omont (En attendant Nadeau) -

7 septembre 2025 à 13h30

Salamalecs forme un diptyque avec le précédent livre d'Antonythasan Jesuthasan, *La Sterne rouge*, roman halluciné d'embrigadement et de prison. La trajectoire de la jeune Ala s'y inscrivait dans les derniers temps de la guerre civile srilankaise, entre 2004 et 2009. *Salamalecs* se penche sur ses débuts, les années 1980 et 1990. Mais on y retrouve les mêmes litanies d'arrestations, de suicides et d'assassinats frappant des villageois-es ordinaires. À la fin de *La Sterne rouge*, l'exil constituait une échappatoire illusoire pour Ala, qui finissait par se retrouver comme une roue de solitude tournant follement au milieu d'un cercle de violences. *Salamalecs* semble repartir de là : de l'isolement et de la crainte permanente du réfugié.

Le livre a deux couvertures tête-bêche, une verte et une jaune. La présence du code barre sur la jaune incite à commencer par l'autre, mais l'inverse est possible. Du côté vert, on lit l'histoire de Jebanandan Ilaiyatambi, un « *gentleman basané* » réfugié en France, qui fait attention à sortir bien habillé pour ne pas se faire arrêter par des policiers le plus souvent travestis en mendiants. Ils l'arrêtent quand même.

L'énergie du migrant, dépensant des trésors de volonté pour simplement survivre, s'exprime en une langue truculente, aiguë, à l'humour désabusé. Souvent flagrant, le burlesque dérive vers le tragique. L'aliénation de l'exil s'inscrit dans le langage : « *Les événements s'étaient fixés*

à la base de ma langue comme une inflammation perpétuelle. » Personne ne comprend le français de Jebanandan. « *Salamalecs* », c'est ce que murmurent les autochtones lorsqu'il essaie de leur parler dans leur langue. Il est cet homme assigné à son étrangeté, toujours dépourvu de papiers en règle alors même que son fils né en France a eu le temps d'atteindre l'âge adulte et de mourir.

L'autre moyen pour faire ressentir la précarité d'un personnage rebondissant contre les frontières, c'est ce double récit sens dessus dessous. Cette structure incarne profondément la difficulté de Jebanandan pour avancer, sa vie se mord la queue. Dès le(s) début(s), le récit éclate en chapitres discontinus, à la gare, puis à l'aéroport, dans le quartier tamoul de La Chapelle, à Dijon, en prison, à Bangkok, à Massy, sur les îles de la lagune de Jaffna... La chronologie dérape. On reconstitue l'histoire de Jebanandan fragment par fragment, en combinant le côté vert au côté jaune. Ce n'est qu'à la fin de cette partie jaune qu'on comprendra ce qu'il a dû faire pour être admis en France.



© Photomontage Mediapart

Si le héros doit deux fois raconter sa vie, en Thaïlande puis en France, ce n'est pas par plaisir mais pour obtenir l'asile politique. Les deux fois (et d'autres), on lui demande des preuves, des attestations impossibles à fournir. Ses récits, si pathétiques soient-ils, ne suffisent pas. Ici réside l'enjeu du livre : au-delà de la simple narration des événements, Antonythasan Jesuthasan doit trouver une forme qui fasse ressentir ce qu'a subi son héros au point qu'on lui accorde foi. D'autant que son

parcours est proche de celui de l'auteur comme de milliers de Tamoul-es srilankais-es. Et c'est réussi, on y croit.

Ce qu'il faut faire pour réussir à émigrer

Pour être seulement écouté (mais pas entendu), Jebanandan s'ouvre les veines. Dans son récit, les exactions s'enchaînent. De toutes les factions : armée srilankaise, Tigres tamouls, Force indienne de maintien de la paix et sa milice alliée, l'Armée nationale tamoule. Mais les événements sont présentés toujours en avance sur la compréhension du narrateur, en une succession d'actes détachés de leurs causes. Des soldats surgissent, un hélicoptère ou un avion arrive : un membre de la famille de Jebanandan meurt, lui-même est enrôlé de force.

Avec les vies, l'ordre social est pulvérisé. Les soldats venus maintenir la paix tuent et violent autant que les protagonistes de la guerre civile. La religion hindouiste irrigue profondément le récit, puisque la famille du héros appartient à une caste d'astrologues, mais la guerre, détruisant la possibilité d'exercer correctement ce métier, conduit à une perte de sens supplémentaire et à des humiliations. Expulsée de son village, la famille du héros perd ses papiers, donc son identité, ce qui poursuivra Jebanandan pendant des années.

La honte est un thème essentiel de l'histoire, honte de devoir subir, comme honte de ce qu'il faut faire pour réussir à émigrer : « *Les réfugiés en escale ici n'ont qu'une chose en tête : parvenir à la destination voulue. Pour atteindre ce but, ils veulent bien renoncer à tout : leur corps, leur identité, la vérité, leur dignité, leur honneur et pourquoi pas leur vie.* »

Antonythasan Jesuthasan compense la tristesse de ce qui est raconté par la joie de l'inventivité narrative.

En France, la vulnérabilité dans laquelle la guerre a plongé la vie de Jebanandan subsiste. L'emploi précaire – distribuer des prospectus – et les solidarités au sein de la communauté tamoule s'effondrent sous les premiers coups du sort. Les traumatismes subis pèsent sur la famille fondée avec Umaiyaal, réfugiée comme lui. En équilibre instable entre culture tamoule et résidence française, à l'image des deux moitiés du livre,

Jebanandan est sans cesse replongé dans « *l'éternelle histoire* » du déracinement et du malheur. Il ne lui reste que la langue, les langues qui, en français – ironiquement – et en tamoul – sérieusement –, clôturant sous forme de vers chaque partie, se font face au cœur du livre, inversées, décalées. Étrangères.

En couleurs tranchées, rouge du sang et des humiliations, jaune des attestations provisoires, vert de la jungle et des saris de cérémonie, noir des deuils, des orteils gelés dans les forêts d'Europe centrale, *Salamalecs* danse sur le fil des récits pour dire l'exil et la guerre. À l'instar du nigérian Chigozie Obioma avec *La Prière des oiseaux* et *La Route qui mène au pays*, Antonythasan Jesuthasan compense la tristesse de ce qui est raconté par la joie de l'inventivité narrative. Dans ce roman éblouissant, les mots s'imposent au désespoir.

La ballade brisée de l'étranger

Adoptant le ton en apparence plus léger du conte, Abdelaziz Baraka Sakin joue de couleurs moins tranchées, d'émotions moins brutes. Bien que ses personnages principaux soient soudanais, il n'évoque pas la guerre – il l'avait fait dans *Le Messie du Darfour* (2012). Mais au fond, il raconte la même histoire que Jesuthasan, « *la seule qui existe* », la ballade brisée de l'étranger à qui on ne laisse aucune place, celle du démuné privé de tout.

Nouri se fait le narrateur de la vie de son ami Adam Ingiliz. Tous deux ont traversé les Balkans par « *la Route des Fourmis* », portés par le rêve d'Adam de gagner l'Angleterre et d'y devenir professeur de linguistique. Parvenus à Calais, ils se heurtent à la peur d'Adam de risquer sa vie entre les roues d'un camion, sur un canot, voire dans les airs, puisque, en un épisode tragicomique, Adam et un autre migrant, Ibrahim al-Nil, tentent de rejoindre l'Angleterre en ballon.

Ces péripéties ne sont pas racontées dans l'ordre. Le roman commence lorsque Nouri retrouve Adam qui fait la manche devant la gare de Graz (Autriche). Comme il l'avait laissé à Calais, c'est donc un retour en arrière, là où s'achevait la route des Fourmis. D'ailleurs Adam, visiblement accro au crack, veut rentrer au Soudan en la reprenant à l'envers, alors qu'en se signalant aux autorités, il pourrait être rapatrié en avion.

Que faire de ce récit d'un narrateur peu fiable, absent la plupart du temps ?

Le livre devient alors une enquête pour comprendre comment ce personnage fin, cultivé, curieux et drôle « *s'est fait manger* », a perdu la raison. Investigation brinquebalante, picaresque menée par Nouri, qui apparaît au fil du récit comme peu reluisant. Adam lui-même le trouvait « *trop pessimiste, frustré, sans ambition – "un mec banal"* » ; sa mère le voit comme « *un gars inutile* » qui « *gaspill[e] [s]on fric en nanas et en boissons* ». Selon un vendeur ambulant, « *il était ennuyeux, [...] un peu trop flatteur* ».

Puis le dispositif narratif bifurque en différentes versions de l'épisode du ballon. Plusieurs personnages s'emparent de la parole, comme en des témoignages. Que faire de ce récit d'un narrateur peu fiable, absent la plupart du temps, puisque lui a renoncé à attendre dans la Jungle de Calais et y a quitté son ami avant la tentative en ballon ?

L'histoire d'Adam tremble, peine à se dérouler autour d'un héros fragile, contradictoire, près de s'effacer et qui va finir par le faire. La force de romancier d'Abdelaziz Baraka Sakin est d'adapter son récit à ses personnages marginaux, menacés malgré leur énergie et leur humour. Il le concentre sur ce qui reste sûr : l'amitié entre les deux hommes, née de l'enfance ; la honte et la culpabilité de Nouri d'avoir abandonné Adam, alors que celui-ci l'avait porté sur la Route des Fourmis. La honte du migrant, le plus souvent très solidaire, que la nécessité rend parfois incapable de gentillesse ou de générosité – honte qu'on retrouve dans *Salamalecs*.

Contrer l'effacement

L'amitié pousse Nouri à rechercher son ami, puis à revenir sur sa personnalité pour le comprendre, en un portrait chaleureux, une sorte de tombeau foutraque, tel celui dressé par Bohumil Hrabal à son ami Vladimir Boudnik dans *Tendre barbare* (1973). Adam a aussi une forte capacité à éveiller des sentiments chez les autres : l'affection des habitant·es de la Jungle, l'amour de Zahra, voisine de tente mal mariée. On pense un moment que le roman va emprunter le chemin rabelaisien des *Jango* (2009), mais le monde des migrant·es n'est pas assez fermement ancré.

Peut-être les hésitations du protagoniste à franchir la Manche sont-elles liées à une peur secrète de se perdre par l'exil. Les images de disparition, dans l'eau, dans l'air, dans la ville, à travers une fenêtre se succèdent. Hors de ce lieu provisoire qu'est la Jungle, Adam n'arrive pas à vivre, il s'éloigne de son histoire avec Zahra, à qui il écrit pourtant une lettre de cent pages, qu'il finit par brûler.

Le Corbeau qui m'aimait est souvent burlesque mais aussi paradoxalement presque plus triste que *Le Messie du Darfour* et *La Princesse de Zanzibar* (2020), où la fatalité de l'histoire, guerre ou esclavage, broyait les personnages. Ici, ils le sont aussi, mais plus lentement, insidieusement. L'absurde caractérisant l'existence des migrants est institué, organisé. Ainsi, la police passe « *tous les deux jours pour tout démanteler et [les] insulter* », simplement pour détruire les tentes. Et à la gare de Graz, là où se tenait Adam pour mendier, « *personne ne remarque son absence, comme si finalement personne n'avait prêté attention à sa présence auparavant. Les passants et les voyageurs passent devant lui, à travers lui, comme ils l'ont toujours fait, doucement ou à la hâte* ».

Abdelaziz Baraka Sakin raconte avec beaucoup de subtilité la lente déshumanisation qui finit par avoir raison d'Adam « Ingiliz » qui rêvait d'Angleterre, semblable aux corbeaux « *révoltés et sages* », et qui aimait le poème de Poe. Celui qui a pris la Route des Fourmis dans le sens que personne ne suit, comme le signe d'une vie déboussolée.

La « *seule histoire au monde* », que réinterprètent *Salamalecs* et *Le Corbeau qui m'aimait*, a pour héros les damnés de la Terre, battus par la violence et l'arbitraire de la guerre, puis de l'émigration. Dans une prose incendiaire pour Antonyhasan Jesuthasan, aérienne chez Abdelaziz Baraka Sakin, elle est racontée en deux grands romans comme moyen d'éviter l'effacement de leurs protagonistes, migrants comme tant d'autres.

*

Antonyhasan Jesuthasan, *Salamalecs*, traduit du tamoul (Sri Lanka) par Leticia Ibanez, Zulma, 320 pages, 22,50 euros ; **Abdelaziz Baraka Sakin, *Le corbeau qui m'aimait***, traduit de l'arabe (Soudan) par Xavier Luffin, Zulma, 176 pages, 18 euros.



La terre orpheline

GRAND ROMAN SUR LA VIOLENCE (POLITIQUE, ADMINISTRATIVE, FAMILIALE), **SALAMECS** EST AUSSI UN TÉMOIGNAGE BOULEVERSAANT SUR LES CONSÉQUENCES DE LA GUERRE, DE L'EXIL ET DE L'ABANDON.

La construction virtuose du nouveau roman d'Antonythasan Jesuthasan nous entraîne, en fonction du sens selon lequel nous l'entendons, au plus près des massacres perpétrés pendant la guerre civile au Sri Lanka (1983-2009) ou dans une banlieue parisienne grisâtre tout sauf accueillante. Ces deux récits s'entremêlent au milieu de l'ouvrage pour ne former qu'un destin : celui de Nandan, le personnage principal, qui comme beaucoup de Tamouls sri lankais a grandi dans la terreur avant de parvenir à s'extirper de son pays natal et de se débattre avec ses traumatismes ailleurs, là où personne ne l'attend. Mais, il en est persuadé, sa destinée (péniblement résumée en trente-sept pages dans son dossier de demande d'asile) n'a rien d'extraordinaire. Car, comme il le répète régulièrement, c'est « *toujours la même histoire, la seule qui existe en ce monde* ».

L'enfance de Nandan est pulvérisée très tôt, alors qu'il a 8 ans et que l'armée de l'air sri lankaise s'installe dans son village. S'ensuivent des épisodes tous plus atroces les uns que les autres au terme desquels ses deux sœurs sont assassinées, sa mère violée, leur maison perdue. « *Combien de temps pouvez-vous garder vos cauchemars en tête ? Je ne savais pas comment je parvenais à faire durer les miens au-delà des mesures védiques* ». Comme de nombreux jeunes garçons tamouls, Nandan est ensuite enlevé par le mouvement de libération des Tigres tamouls (LTTE) dans un camp d'entraînement d'où il parvient à s'enfuir. Son père organise son voyage jusqu'à Colombo, bientôt surnommée « *la capitale des têtes coupées* ». Pendant ce temps, des bombes tombent sur la nouvelle maison de ses parents : le voilà seul au monde, dans un avion qui le mènera en Thaïlande, l'une des plaques tournantes des Tamouls sri-lankais sur leur chemin d'exil. « *Adieu Sri Lanka ! Jamais, au grand jamais je n'y remettrais les pieds. Je comptais passer le restant de mes jours sans voir de cadavres en tronçons, de corps dans les rues,*

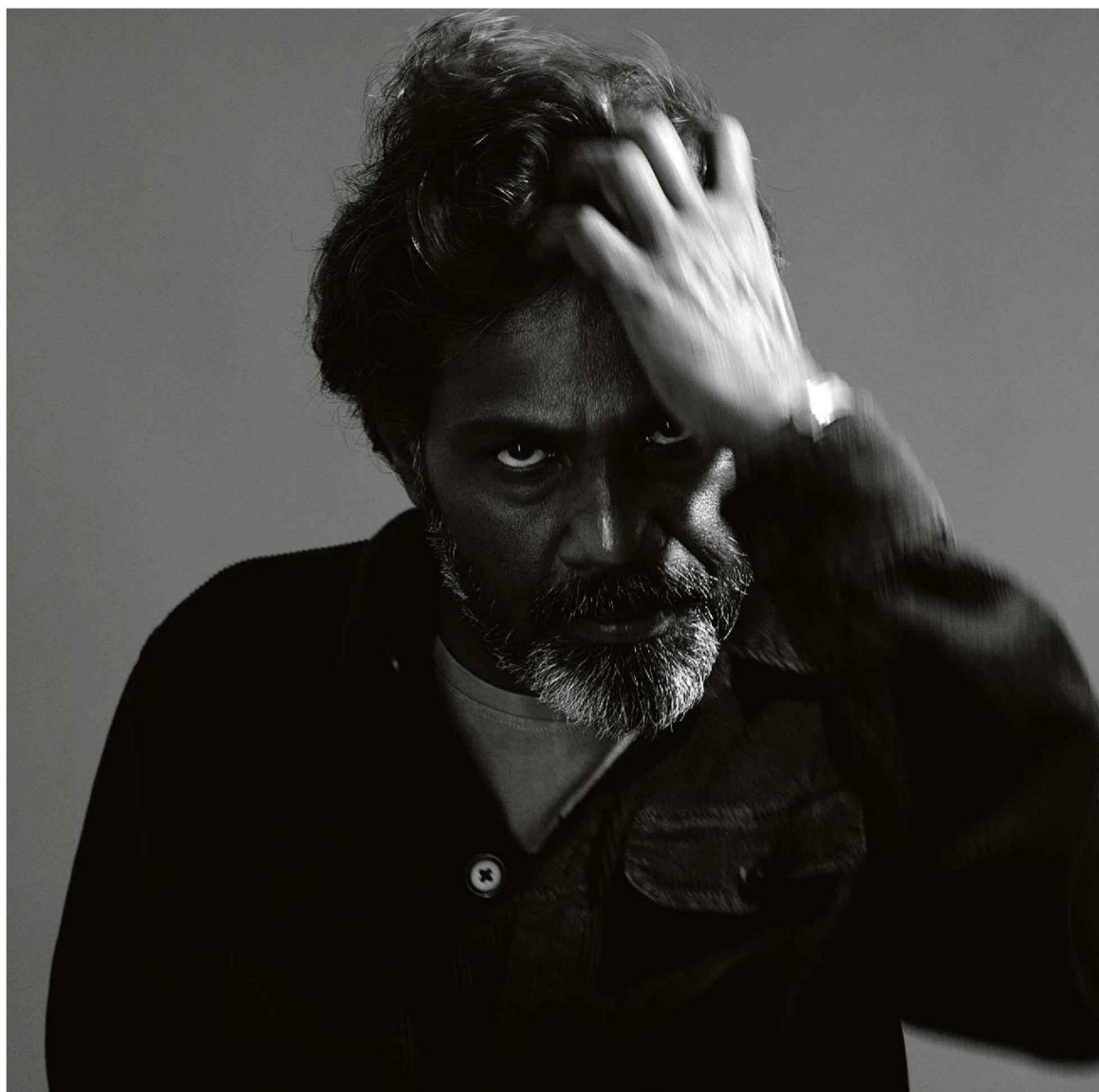
de fosses, de cordes ou de nœuds couulants. »

La survie dans un pays éventré par la guerre, martyrisé par les factions militaires, relève du miracle. Mais que dire de la survie en dehors de ce pays – sans papiers, sans langue commune ? Commence pour Nandan un combat infini pour être entendu et reconnu, à Bangkok tout d'abord, puis à Paris, dans l'espoir d'obtenir le statut de réfugié. « *L'être humain est constitué de trois éléments : l'âme, le corps et le passeport. Votre âme peut s'éteindre, votre corps se décomposer, avec un passeport valide entre les mains vous pouvez tout traverser.* » Fort de ce précepte, il essaie tout (multiples recours, sit-in acharné, tentative de suicide) et ne décroche rien. Il gravite autour de La Chapelle et de « *Portu Kilignancort* », enchaîne les boulots plus ou moins illégaux, fuit la police. Il se marie, aussi, un peu par hasard, avec une Tamoule sri-lankaise autant esseulée que lui. Ensemble, ils ont un enfant qu'ils élèvent dans une chambre de bonne. « *Notre garçon, qui était né en France, bénéficiait de la nationalité par le droit du sol. Mais nous, ses parents, demeurions furtifs comme des ombres spectrales.* » À 50 ans, Nandan est alcoolique, il a fait plusieurs séjours en prison et n'a toujours pas de papiers. Son univers est si noir – comment pourrait-il en être autrement ? – qu'il a tout perdu (femme, fils, appartement). Mais une obstination demeure, aussi forte qu'au premier jour : celle de posséder un titre de séjour français à n'importe quel prix.

Le monde d'Antonythasan Jesuthasan est exsangue, vidé de compassion, nourri par la violence. Chaque petit geste de solidarité y est aussitôt dégomme. Ne restent que la cruauté, la lutte, l'incapacité à oublier – « *les événements s'étaient fixés à la base de ma langue comme une inflammation perpétuelle* » – et donc à avancer.

Camille Cloarec

Salamecs, de Antonythasan Jesuthasan
 Traduit du tamoul (Sri Lanka) par Leticia Ibanez, **Zulma**, 320 pages, 22,50 €



Antonythasan
Jesuthasan a
obtenu l'asile
politique en
France en
1993. (Patrice
Normand/Leextra
via opale.photo)

Roman

«Salamalecs», chef-d'œuvre de dérision et d'inventivité formelle

Le Sri-lankais
Antonythasan Jesuthasan
s'est fait connaître avec son
rôle dans «Dheepan» de
Jacques Audiard. Ecrivain
avant tout, son roman
s'inspire de sa propre
expérience de la guerre et
de l'exil

Isabelle Rüf

Au centre de *Salamalecs*, deux versions de la *Marseillaise* se font face: en français et en tamoul, deux chants de deuil et de colère. C'est un livre tête-bêche qu'il faut retourner au milieu. Les deux parties se complètent, s'affrontent et se mêlent avec virtuosité. Elles retracent la trajectoire de Nandan, avant son arrivée en France et après. «Il n'y a qu'une histoire en ce monde. Tout conteur ne fait que la répéter.» *Salamalecs* dit le déracinement, la peur, l'exil et la honte, avec rage, drôlerie et une inventivité formelle fascinante.

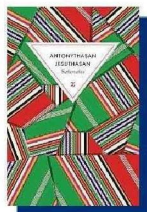
Le récit s'appuie sur l'expérience de l'auteur. Antonythasan Jesuthasan est né au Sri Lanka en 1967. Pendant la guerre civile (1983-2009), qui a fait plus de cent mille morts et des millions de réfugiés, il a été enrôlé dans l'armée de libération des Tigres tamouls. Quand le mouvement a commencé à tuer des civils, il a quitté le pays. En 1993, il a obtenu l'asile politique en France. Sa prestation dans un film de Jacques Audiard, *Dheepan*, l'a fait connaître,

mais il est écrivain avant tout et ses nombreux livres sont publiés en Inde. Deux ont été traduits chez Zulma: des nouvelles, *Friday et Friday*, et un roman, *La Sterne rouge*.

Affrontements de plus en plus violents

La couverture éclatante de *Salamalecs* présente un côté où domine le vert et sur l'autre, le jaune. Le côté jaune retrace en flashback la trajectoire de Nandan, né vers 1980, dans une famille tamoule, sur une île, près de Jaffna, au nord du Sri Lanka. Le père est astrologue, les références à la mythologie hindoue hantent la vie et les rêves de Nandan, jusque dans son exil, à la manière joueuse et ironique de Jesuthasan. L'horreur fait irruption dans cette vie paisible avec les exactions des troupes indiennes dites du «maintien de la paix».

Entre le gouvernement cinghalais et les mouvements d'indépendance, les affrontements sont de plus en plus violents. Les



Genre Roman
Auteur Antonythasan Jesuthasan
Titre Salamales
Traduction Du tamoul (Sri Lanka)
par Léticia Ibanez
Editions Zulma
Pages 320

sœurs de Nandan, le père et la mère, qui vivaient à l'écart dans la mangrove du nord, disparaissent les uns après les autres, sous les coups ou sous les bombes. La confusion de ces années de guerre est rendue en brefs tableaux, dans le désordre chronologique. «Chacun était l'ennemi de tous, Et moi, de qui étais-je l'ennemi?» se demande Nandan. Quand les têtes coupées roulent dans les vagues sur le front de mer de Colombo, l'exil est le seul salut. Le chemin est ardu: il passe par une longue étape en Thaïlande avant d'aboutir à Paris.

Du rêve à la galère

«L'être humain est composé de trois éléments: l'âme, le corps et le passeport. Votre âme peut s'éteindre, votre corps se décomposer, avec un passeport valide dans les mains vous pouvez tout traverser.» Si forte soit la solidarité entre exilés, pour obtenir ce passeport, chacun est prêt à tout pour l'obtenir: vol, mensonge, trahison, crime. Nandan a sur la conscience la mort d'un compagnon qu'il a incité à sauter de l'avion où on les avait embarqués pour les renvoyer au pays. Il s'est emparé de la pièce d'identité d'un camarade. En Thaïlande, il a fait le siège du bureau de l'ONU, s'est entaillé les veines pour faire céder les bureaucrates.

L'arrivée à Paris, destinée de ses rêves, n'est que le début d'une longue galère: petits boulots précaires au cœur du quartier tamoul de la Chapelle, entrecoupés de séjours en prison. Nandan retrouve l'énergique Umaiya, rencontrée à Bangkok. Ils ont un fils, au nom d'empereur, Maxence, né Français par droit du sol. En dépit de la précarité, des permis provisoires et des emplois clandestins, une vie de famille pourrait se dessiner. Mais Nandan boit. L'ivresse fait exploser la colère accumulée: bagarres, retours en prison, décrits avec verve. Umaiya le quitte, emmène son fils.

Des flics déguisés en clochards

Une scène saisissante ouvre le côté vert: Nandan et Umaiya sont réunis à l'aéroport de Roissy, là où, lui, il était arrivé presque trente ans auparavant. Le chef de l'Etat est venu accueillir le cercueil de leur fils, militaire tombé au Mali. Nandan est habillé en «gentleman basané»: il a appris l'importance d'une mise impeccable pour échapper aux contrôles de police. Il sait aussi repérer les flics déguisés en clochards. A la fin, il vient, toute honte bue, demander à Umaiya le certificat de naissance et celui de décès de Maxence. «Notre fils est mort pour la France. Si je le mentionne, ils m'accorderont la nationalité!» Dans le train du retour, ultime geste de dérision, il chante très fort «*Nadaipoduvom, Nadaipoduvom!*» A son arrivée en France, il hurlait «Marchons, marchons!» ■

Portrait recto-verso d'un réfugié tamoul

Salamalecs raconte l'odyssée tragique d'un enfant soldat tamoul devenu réfugié sans-papiers à Paris. Saisissant

Antonythasan Jesuthasan est né en 1967 au Sri Lanka. Ancien enfant soldat du Mouvement de libération des Tigres tamouls, il arrive en France en 1993 où il obtient l'asile politique. Il vit désormais à Paris. Son visage est devenu familier grâce à son rôle principal dans *Dheepan* de Jacques Audiard, Palme d'or à Cannes en 2015. Jesuthasan s'est aussi imposé comme un écrivain exceptionnel. Déjà auteur de *Friday et Friday* et *La Sterne rouge*, il confirme son talent avec *Salamalecs*, un roman remarquablement traduit du tamoul par Léticia Ibanez.

Deux vies, un seul livre

Salamalecs se présente comme un roman à double entrée, que l'on peut lire recto-verso. Le lecteur peut ainsi commencer par l'une ou l'autre face découvrant deux récits qui se com-

plètent et se répondent, deux versants d'une même existence fracturée. Cette innovation formelle n'a rien d'une coquetterie littéraire : elle épouse parfaitement le propos, celui d'un destin scindé en deux par l'exil. Le héros, Nandan a eu deux vies, deux faces d'un même parcours, d'un même livre.

Côté recto, nous suivons le jeune adolescent, enrôlé de force dans une milice tamoule après l'attaque de son village dans une île au nord du Sri Lanka.

Il doit ruser et trahir pour survivre dans l'horreur d'une guerre civile (1983-2009) opposant principalement des groupes militants séparatistes tamouls et les autorités centrales du pays. Le jeune protagoniste incarne la tragédie de milliers d'enfants soldats, contraints de prendre les armes pour survivre. Sa famille a été décimée. Seul, désespéré, il n'a qu'un seul

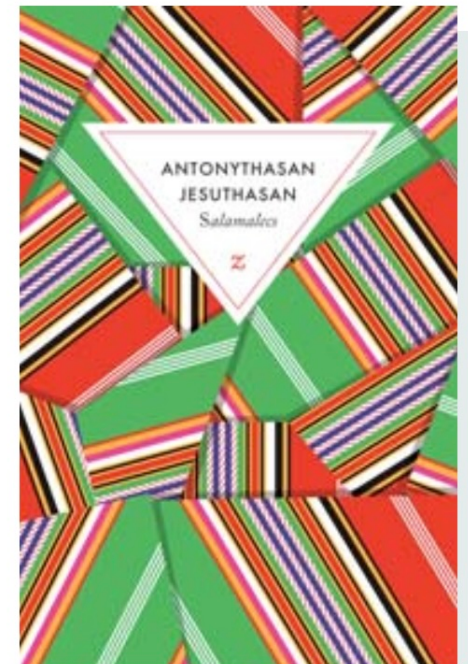
but : échapper à la guerre et obtenir le statut de réfugié. Mais qui écouterait son histoire ?

Cette question traverse tout le récit, pointant l'indifférence que rencontrent ces victimes de guerre dans leur quête d'asile. « *L'être humain est composé de trois éléments, le corps, l'âme et le passeport. Votre âme peut s'éteindre, votre corps se décomposer mais avec un bon passeport vous pouvez tout traverser* », affirme le jeune homme désabusé. Et puis un jour, la chance et la débrouillardise lui sourient : l'avion est parti à l'heure. « *Adieu Sri Lanka. Jamais au grand jamais je n'y remettrais les pieds. Je comptais bien passer le restant de mes jours sans voir de cadavres en tronçons, de corps dans les rues, de fosses, de cordes ou de nœuds coulants* ».

Paris, l'illusion de la liberté

Côté verso, nous retrouvons un Nandan adulte, sans papiers, arrêté à quatre-vingt-dix kilomètres de Paris malgré toutes ses précautions : « *Si vous voyez dans Paris, un basané comme moi en tenue de gentleman, vous saurez qu'il craint probablement la police* ». Il se remémore le chemin parcouru depuis son arrivée en France : son mariage, son divorce, et le fils qu'il n'a jamais su comprendre.

Cette seconde partie décrit avec acuité la désillusion de l'exil qui se transforme en un nouveau combat, celui pour l'intégration et la reconnaissance. Nandan



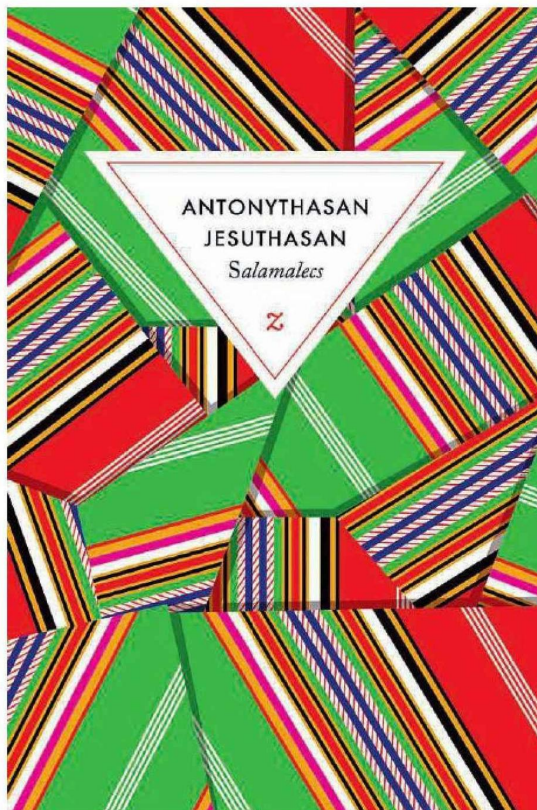
qui a survécu à la guerre, doit maintenant survivre à l'indifférence administrative et sociale. Un roman d'une puissance saisissante, avec lequel, et malgré l'horreur, Jesuthasan réussit encore le tour de force de nous faire rire.

ANNE-MARIE THOMAZEAU



Antonythasan Jesuthasan © Cindy Sasha

Salamalecs d'Antonythasan Jesuthasan
Éditions Zulma



Une odyssée sans issue

“Salamalecs”, altération péjorative de “salam aleykoum” (“que la paix soit sur vous”) renvoyant aussi au français approximatif du héros, éclaire doublement l’odyssée de réfugié de Nandan. Pris dans le bruit et la fureur de la sombre guerre opposant les Tigres tamouls et l’Etat cinghalais, celui-ci fuit en effet son île natale, rejoint Bangkok et, après moult péripéties, la France, où se poursuit le dur combat d’une survie mise en échec par des demandes d’asile politique successivement rejetées. De son mariage naît un fils qui, en mourant en soldat avec tous les honneurs militaires, pourrait rendre enfin possible sa régularisation de sans-papiers...

Dans ce récit à double entrée mais sans issue, plongé dans les zones de transit et de refoulement de la gare et de l’aéroport, le destin referme cruellement ses mâchoires sur un homme qui, reconduit au pays trente ans auparavant, attend à Charles-de-Gaulle le retour du cercueil de son fils, mort pour la France. Un récit féroce et ironique sur l’enfer du système pour “les réfugiés authentiques”, qui répètent comme lui, à qui veut l’entendre, qu’*“il n’y a qu’une histoire en ce monde”*. Et qu’il s’agit de pouvoir la dire soi-même.

SALAMALECS

d’Antonyhasan Jesuthasan, éd. Zulma (août 2025), 320 p., 22,50 €

INFRAROUGE

Edition : N 07 - 2025 P.20-22
Famille du média : Médias spécialisés
grand public
Périodicité : Bimestrielle
Audience : 299599
Sujet du média : Lifestyle

Journaliste : Fabrice Bourland
Nombre de mots : 975

CULTURE

LIVRES

Chaud devant, c'est bientôt la rentrée... LITTÉRAIRE !

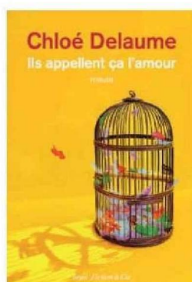
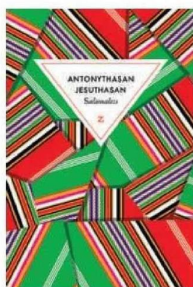
OUBLIEZ LES CARTABLES ET LES RÉUNIONS QUI TRAÎNENT : LA VRAIE RENTRÉE, C'EST CELLE DES ROMANS. PAVÉS XXL, COMÉDIES ACIDULÉES, DRAMES EN DOUCEUR OU OVNIS LITTÉRAIRES... VOTRE PAL NE VA PAS S'EN REMETTRE.

Par Fabrice Bourland



DEUX VIES ET UNE SEULE VOIX

Enfant soldat au Sri Lanka, réfugié en France, père maladroit : Nandan raconte sa vie à l'envers, avec lucidité et humour. Un roman à double entrée, poignant et plein d'ironie, sur la guerre, l'exil, la mémoire et le besoin d'être enfin écouté.
Salamalecs d'Anthonythasan Jesuthasan, *Seuil*, 22,50 € (sortie le 21/08).

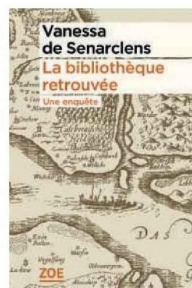


MONSIEUR, MON BOURREAU

Retour non désiré sur les lieux du crime : Clotilde croise les fantômes d'un amour toxique. Chloé Delaume démonte, avec une lucidité mordante, les mécanismes de l'emprise. Une vengeance douce et littéraire où la honte pourrait enfin changer d'adresse.
Ils appellent ça l'amour de Chloé Delaume, *Seuil*, 19 € (sortie le 22/08).

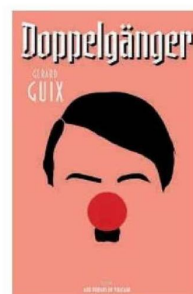
LES LIVRES NE MEURENT JAMAIS

16 000 livres disparus, un catalogue rescapé, et une historienne qui remonte le fil d'une mémoire volée. De la Prusse éclairée à Berlin aujourd'hui, Vanessa de Senarclens rouvre les tiroirs d'un passé enfoui. Une enquête érudite, vive et pleine d'âme.
La bibliothèque retrouvée de Vanessa de Senarclens, *Éoé*, 20 € (sortie le 28/08).



RENDRE HÉLÈNE À L'HISTOIRE

Elle fut résistante, sociologue, libre et brillante. Mais l'Histoire l'a réduite à sa fin : étranglée par son mari, le philosophe Louis Althusser. Ce récit fouille les silences, répare l'effacement, et restitue à Hélène Rytmann ce qu'on lui a volé : sa vie.
Les fragments d'Hélène de Johanna Luyssen, *Julliard*, 21 € (sortie le 04/09).



HITLER, VERSION RÉTROGRADE

Et si une simple erreur de date changeait le cours de l'Histoire ? Dans un Berlin à l'agonie, un horoscope décalé fait vaciller le destin du Führer. Un roman vertigineux, où l'absurde s'invite dans les décombres du totalitarisme.
Doppelgänger de Gérard Guix, *Aux Forges Vulcain*, 29 € (sortie le 29/08).



19 août · 3 min de lecture



"Salamalecs" de Antonythasan Jesuthasan alias Shobasakthi 🇱🇰

#antonythasanjesuthasan #éditionszulma #zulma #shobasakthi #littératuresrilankaise
#srilanka

Même froid glacial, même aéroport, même hymne. En vingt-sept ans, rien n'avait changé. Umaiya a lâché son bouquet. Les mots de Baudelaire lus par mon fils sont tombés avec lui. Des Fleurs du Mal ! Le Président nous a présenté ses condoléances. Il a écorché mon nom, comme tant d'autres avant lui. (Page 19)

Salamalecs, un mot qui claque, une cible ou plutôt une balle qui touche en plein cœur, bam. *Salamalecs* est le titre idéal pour un roman d'Antonythasan Jesuthasan qui nous a déjà fait frissonner avec ses précédents écrits : *Friday et Friday*, un recueil de nouvelles publiés en 2018 chez Zulma, que j'avais, à l'époque, qualifié de préludes des écrits de cet auteur sri-lankais aux origines tamoules puis *La Sterne rouge* encore plus puissant et déroutant, qui révèle la face cachée de la guerre civile sri-lankaise à travers un roman percutant, où nous accompagnons les combattants tamouls. Nous le savons tous désormais, Antonythasan Jesuthasan n'écrit pas dans la dentelle, mais avec le sang, dans la douleur et la torture ; d'après ses souvenirs et ses expériences, au sein de l'organisation indépendantiste tamoule du Mouvement de libération des Tigres Tamoules, son exil loin de son île, son statut de réfugié politique, son intégration loin de son pays natal. Il n'y a pas de secret à faire, avec *Salamalecs*, Antonythasan Jesuthasan a réussi à nous emmener un cran au-dessus de ses précédents romans, dans cet enfer qui le marque au fer rouge, à travers un roman recto-verso à double entrée, telle une médaille d'un soldat mort au combat ou encore celle d'une pièce d'un euro, seule fortune d'un émigré sans papier qui a fui les horreurs de la guerre dans son pays.

Salamalecs est le cri d'un homme, que personne n'écoute, ne comprend.

Il y a côté pile, Jebanandan Ilaiyatambi, dit Nandan, 52 ans, vient de donner son fils unique à la France, décédé en chair à canon. Depuis son arrivée dans ce pays, il y a vingt-sept ans, Nandan est en galère. Réfugié politique, il y a quitté son pays natal, le Sri Lanka, avec comme première escale la Thaïlande, avant d'arriver en France, où il est depuis sans papier et sans ressources. Marqué profondément par les horreurs vécues et vues là-bas et qu'il découvre encore dans les médias, il trouve refuge dans l'alcool, qui le rend agressif et bagarreur. La prison, il connaît, c'est lors de la sortie d'un de ses séjours que sa femme l'a quitté, emmenant avec elle, leur fils, qu'il ne verrait pas grandir et devenir un homme.

Il y a côté face, Jebanandan Ilaiyatambi vivait avec ses parents et ses sœurs sur une de ces îles qui bordent Jaffna dans le nord du Sri Lanka. Tour à tour, ses proches furent tués, leur maison réquisitionnée puis rasée, tantôt par l'armée sri-lankaise, tantôt par la Force indienne de maintien de la paix, tantôt par les séparatistes tamouls. Mourir ou s'enfuir, Jebanandan n'avait pas d'autre choix.

Salamalecs est un roman recto-verso, à double entrée, qui rembobine la vie d'un réfugié politique en France pour redevenir un civil tamoul du Sri Lanka en plein conflit. Avec ce récit, Antonyhasan Jesuthasan signe un livre vraiment percutant, acide, bouleversant sur la guerre et l'exil. Il fait prendre conscience des horreurs et de la cruauté de cette guerre aux lecteurs, en contant des faits largement inspirés de faits réels.

Lire *La Marseillaise* en tamoul vous donnera à coup sûr des frissons dans le dos.

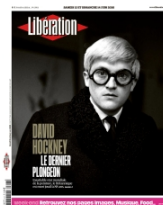
Salamalecs est un de ces romans qui vous marquera bien après la lecture. Un roman incontournable qu'il ne faut pas manquer de lire.

Véronique Schauinger

Aout 2025



Edition : Du 13 au 14 juin 2026 P.40
 Famille du média : PQN (Quotidiens nationaux)
 Périodicité : Quotidienne
 Audience : 1025000



Journaliste : -
 Nombre de mots : 70

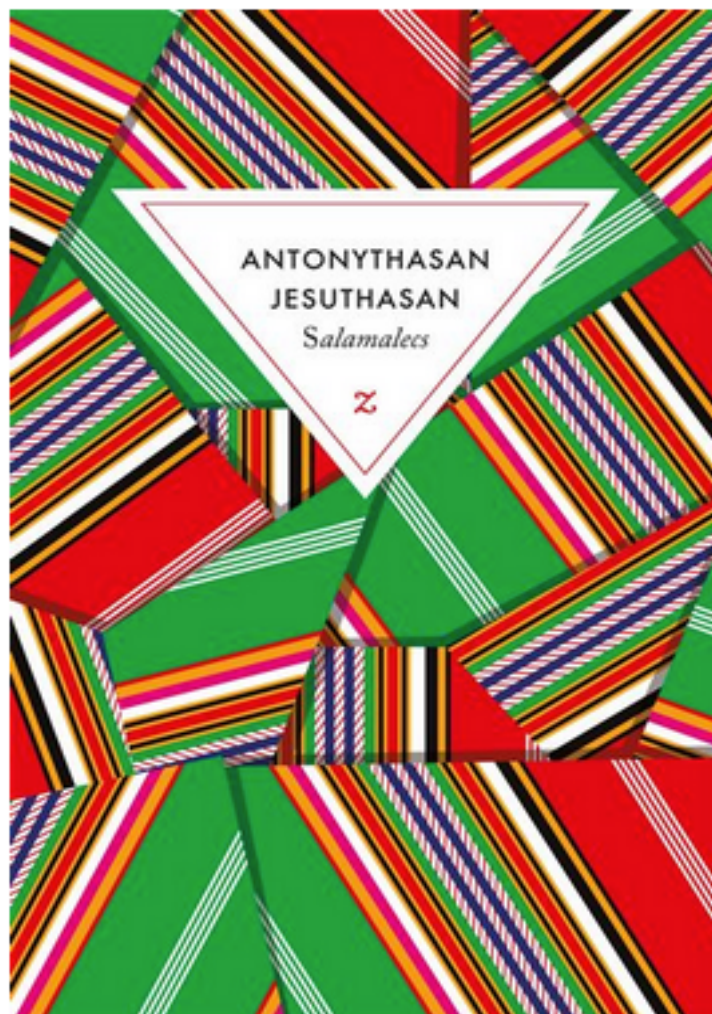
Prix de saison

Le prix Emile Guimet roman va à Antonyhasan Jesuthasan (*Salamalecs*, traduit du tamoul par Léticia Ibanez, *Zulma*). James Noël a le Grand Prix Stéphane Mallarmé pour *Paons* (Diable vauvert) remis à Brive en novembre. Thomas Morales (*Les Tendresses de Zanzibar*, Rocher) reçoit le prix ACF de l'Homme pressé. Le prix Unicef de littérature jeunesse récompense notamment *la Jungle* de Sarah Lecoq et Sandrine Deloffre (Dargaud, 2024).

La viduité

LECTURES

Salamalecs **Antonythasan** **Jesuthasan**



La réversibilité des histoires que l'on se raconte, celles par lesquelles, entre déni et arrangement, on survit et cette morale, ces mensonges, que l'on impose à ceux que si mal on accueille. Pour suggérer les liens pluriels entre passé et présent, les rémanences des traumas d'une migration, les réminiscences des souffrances, la hantise de ceux morts en échange d'une survie dont le sens est sans cesse interrogé, en boucle, Antonythasan Jesuthasan revient sur les traumatismes tamouls, l'horreur de la guerre

civile au Sri-Lanka, les ruses d'un exil jamais magnifié par un protagoniste dont les dissimulations dessinent une parade sans secours. *Salamalecs* montre alors les différences de langue, nos difficultés à entendre l'irréductible complexité de ceux contraints de sans cesse réinventer le récit de leur existence brisée.

Salamalecs se présente comme un livre réversible, à double entrée comme l'était *Avec mon stylo*, *Sans son stylo* de Philippe Annocque. L'occasion de saluer, comme toujours chez Zulma, les très belles compositions graphiques des couvertures de David Pearson. Notons ici que le code barre, d'un seul côté, semble indiquer un sens de lecture et invite ainsi à commencer par la partie parisienne, le présent d'un exil. Une sorte d'âpreté chez Antonyhasan Jesuthasan, renseignée et contondante, on est plongé dans la communauté Tamoule de la porte de la Chapelle. Nandan ne parvient jamais à s'y sentir, comme le dit la dangereuse expression, chez lui. Une jolie scène où il ose s'en prendre à la célébration d'un attentat suicide des Tigres Tamouls. Le passé le poursuit, le lecteur en devine la souffrance et entend surtout les ruses apitoyées de ce narrateur sommé en tout instant de raconter son histoire, de se justifier. Alors, bien sûr, elle ne cesse d'évoluer, d'être conforme à ce qu'on attend d'elle, l'administration comme les lectrices et lecteurs. Anti-héros attendrissant, Nandan boit trop, fuit sa famille, la panique d'être expulsé à chaque instant, les vaines et éreintantes démarches administratives. Rien de stable. On entend aussi les difficultés de la langue, la quasi-impossibilité de la prononcer selon les usages. Ses amours avec sa femme sont hasardeux et, pourtant, jamais *Salamalecs* ne verse dans le misérabilisme précisément par cet humour, sa distanciation de ce que ne cesse de rabâcher son héros. Selon lui, il n'existe qu'une histoire, elle se répète sans trêve. À nouveau, le voilà en prison, sa femme le quitte, il se retrouve avec un voyant. On n'évoquera pas directement les belles boucles narratives ainsi inventées. On dira seulement que la seconde partie, qui s'inverse joliment sur une chanson, sur l'usage d'une autre langue nous a plus passionnés. Les pièges de l'exotisme. Pourtant, pour Antonyhasan Jesuthasan c'est une façon de faire entendre ce que personne ne veut écouter. Il ne s'agit pas de se plaindre, mais de comprendre qu'un parcours de migration n'est jamais éthique, conforme à ce qu'il devrait être. Des sœurs assassinées, des enfermements sur une île, des ennemies qui changent de visage, des identités qu'il faut emprunter pour croire un instant cesser de se cacher, les espoirs trahis aussi de l'arrivée au pouvoir de la gauche. *Salamalecs* dessine alors une histoire sensible de la guerre civile tamoule, son absolue horreur. Par hasard, Nandan y survit, se fait recruter, s'enfuit, se cache, par en Thaïlande, refuse d'être renvoyé dans son pays. Toute cette histoire qu'en boucle il faut répéter quand partout le fascisme remet en cause l'accueil inconditionné, enferme dans des frontières qui ne feront qu'accroître souffrances et dissimulations. Laissez-vous prendre à ces *Salamalecs*.